

L'étoile et le sceptre : Israël et les nations

EMMANUEL NAVON

L'ÉTOILE ET LE SCEPTRE est le titre de mon nouveau livre, un titre inspiré du Livre des Nombres (במדבר en hébreu), chapitre 14, verset 17. « Une étoile surgira de Ya'akov et un sceptre d'Israël » dit le verset (ךך) (כוכב מיעקב וקם שבט מישראל).

Comment comprendre ce verset, alors que Ya'akov et Israël sont les deux noms du même patriarche ?

La réponse à cette question semble se trouver dans l'énigme du changement de nom de Ya'akov. Après sa lutte nocturne avec un homme ou un ange non identifié, Ya'akov reçoit le nom Israël. Avant d'affronter son frère 'Esav, Ya'akov est contraint à une lutte physique avec ce personnage mystérieux. Ya'akov se bat, résiste, et finit par vaincre son adversaire. C'est alors que cet adversaire lui donne un nouveau nom : Israël, qui peut être traduit par « lutteur de Dieu ».

Or, en dépit de ce changement de nom, le texte biblique continue d'utiliser alternativement les noms « Ya'akov » et « Israël ». Parfois, le texte utilise les deux noms dans le même verset – par exemple lorsque Ya'akov/Israël est sur son lit de mort. Il est écrit dans le deuxième verset du 48^e chapitre de la Genèse (בראשית) :

Il fut dit à Ya'akov : « Ton fils Yossef est arrivé » et Israël reprit des forces et s'assit sur son lit

ויגד ליעקב ויאמר הנה בנך יוסף בא אליך ויתחזק ישראל וישב על המיטה.

Donc la question se pose : si Ya'akov a changé de nom, et si son nouveau nom est Israël, pourquoi le texte continue-t-il d'utiliser les deux noms, parfois dans le même verset ?

La question est d'autant plus pertinente qu'il n'y a pas d'autre exemple dans la Torah d'un nom qui aurait été changé sans vraiment l'avoir été. Lorsque Avram devient Avraham, c'est définitif. Même chose lorsque Saraï devient Sarah. Après le changement de nom du patriarche et de

la matriarche, le texte n'utilise que leurs nouveaux noms, et on n'entend plus parler d'Avram et de Saraï.

Pour comprendre ce paradoxe, et pour comprendre où je veux en venir, il faut revenir à l'identité et à la nature de Ya'avov. Rivka donne naissance à des jumeaux. Chacun de ces jumeaux n'est que la moitié de ce qu'il faudrait être pour transmettre l'héritage spirituel d'Avraham et d'Yitzhak. 'Esav, c'est la force physique sans l'esprit. Ya'akov, c'est l'esprit sans la force physique. Or pour défendre et répandre le monothéisme dans le monde réel, il faut les deux. Car le monde réel est violent et cruel. La force physique d'Esav ne sert à rien (et peut même être dévastatrice) parce qu'elle n'est pas porteuse d'une éthique. Et l'éthique de Ya'acov est menacée d'extinction parce qu'elle n'est pas appuyée par la force physique.

L'aveuglement d'Yitzhak face au danger que représente 'Esav n'est donc pas qu'un aveuglement physique. Rivka, elle, voit ce qu'Yitzhak ne voit pas, mais elle n'est pas pour autant inconsciente du fait que Ya'acov n'est pas apte à remplir sa mission historique. C'est un suiveur (c'est la signification de son nom), un homme qui vit à l'intérieur de sa tente nous dit le texte – un intellectuel en français, ou un חנוך en Hébreu moderne.

C'est pourquoi Rivka le force à sortir de sa tente et à prendre l'aînesse d'Esav par la duperie. Elle l'envoie chez son frère Lavan pour travailler chez un patron abusif et malhonnête. Avec le temps et l'épreuve, Ya'akov se durcit et s'affirme. Cela lui prend vingt ans d'humiliations pour qu'il finisse par affronter Lavan et partir. Mais Ya'acov a-t-il acquis la force dont il aura besoin pour transmettre l'héritage d'Avraham et d'Yitzhak, et est-il prêt à utiliser cette force ?

La confrontation nocturne avec l'ange mystérieux est là pour répondre à cette question. Et c'est parce que la réponse à cette question est positive que Ya'acov devient Israël.

Or, justement, Ya'acov ne devient pas complètement Israël. Il continue d'osciller entre l'étoile qui symbolise la spiritualité et entre le sceptre qui symbolise la force. D'où la signification du verset : « Une étoile surgira de Ya'acov, et un sceptre d'Israël. » Et d'où le va-et-vient du texte biblique entre les noms Ya'acov et Israël.

Cette oscillation entre l'étoile et le sceptre, on la retrouve tout au long de l'histoire juive et tout au long des interactions entre Israël et les nations.

La Torah et les prophètes reviennent sans cesse sur le même message, à savoir que la relation entre Israël et sa terre est contractuelle. Le peuple d'Israël ne mérite son indépendance nationale que s'il remplit sa mission historique en respectant l'alliance scellée au mont Sinaï. Il n'y a pas dans

le judaïsme de mère patrie, de *Vaterland*, ou de ce que les Malaysiens appellent *bumiputra* ou fils de la terre. Au contraire, Abraham fonde une nation en quittant son pays natal.

C'est pourquoi les Juifs ont cette particularité d'être à la fois une nation et une religion. Les deux sont liés, et pourtant ils peuvent techniquement être dissociés. On peut être un Juif religieux antisioniste et un Juif sioniste antireligieux. L'un veut la spiritualité sans le pouvoir, l'autre veut le pouvoir sans la spiritualité. Mais ni l'un ni l'autre ne répond à l'idéal qu'incarne le nom Israël, un nom qui exige un équilibre délicat entre la spiritualité et la temporalité, entre l'idéal et la réalité, entre la foi et le pouvoir. Entre Ya'acov et 'Esav.

Tout au long de l'histoire juive, certains au sein du peuple juif ont essayé d'échapper à cette recherche nécessaire d'un équilibre difficile. En vain. Cette tension se retrouve dans l'Antiquité sous le royaume hasmonéen, entre Pharisiens et Saducéens. Elle se retrouve à l'époque moderne lorsque les philosophes des Lumières et les hommes politiques de la Révolution demandent aux Juifs d'abandonner la dimension nationale de leur identité.

La célèbre formule de Stanislas de Clermont-Tonnerre (« Il faut tout accorder aux Juifs en tant qu'individus et rien en tant que nation ») avait un message clair : les Juifs devaient abandonner le sceptre d'Israël et ne garder que l'étoile de Ya'acov. Or cette étoile de Ya'acov était rejetée tant par les Catholiques qui haïssaient le judaïsme que par les révolutionnaires qui méprisaient la religion. Et pourtant les Juifs français jouèrent le jeu soit en se proclamant « Français de confession mosaïque » soit en s'assimilant.

En Russie, les pogroms eurent un effet inverse. Le livre de Moses Hess *Rome et Jérusalem* (publié en 1862) en appelait à un nationalisme juif laïc dont le but était à la fois de se protéger de l'assimilation et de se libérer de la religion. Vingt ans plus tard, Leon Pinsker développe une idée similaire avec *Auto-émancipation*.

Les Juifs français voulurent abandonner le nationalisme pour la religion, et les Juifs russes voulurent abandonner la religion pour le nationalisme. Quant aux Juifs allemands, ils croyaient avoir atteint la Terre promise. Hermann Cohen déclara la symbiose entre le judaïsme et la culture allemande. Franz Rosenzweig défendait un judaïsme purement spirituel et universel. Le titre de son ouvrage, *L'étoile de la rédemption*, veut tout dire. C'est l'étoile de Jacob, car Israël est révolu à ses yeux. Ce n'est pas un hasard si Hermann Cohen et Franz Rosenzweig s'opposèrent farouchement au sionisme.

Car le sionisme c'est précisément la tentative de retrouver l'équilibre entre la spiritualité et le pouvoir, entre l'étoile et le sceptre. Herzl comprend avec l'Affaire Dreyfus que les Lumières n'ont pas tenu leurs promesses et que les Juifs continuent d'être perçus comme une nation bien qu'ayant tout fait pour abandonner la composante nationale de leur identité. Et, contrairement à un mythe très répandu, le sionisme de Herzl n'est pas vidé de judaïsme. Au contraire. Herzl c'est le retour aux sources et le retour à la maison.

Mais très vite le mouvement sioniste fait face au vieux dilemme entre idéal et réalité, entre aspirations spirituelles et pouvoir temporel. En 1903, la Grande-Bretagne propose au mouvement sioniste d'établir un État juif en Ouganda. Ce sont les Turcs qui sont souverains en terre d'Israël et donc les Britanniques ne peuvent pas nous être utiles. En revanche, les pogroms font rage en Russie et la solution étatique devient urgente.

Les débats du congrès sioniste de 1904 sur la proposition du gouvernement britannique sont passionnels. Faut-il abandonner l'idéal du retour à Sion, même de façon temporaire, pour une solution concrète et immédiate aux pogroms de Russie ? Ou bien faut-il repousser le pouvoir physique immédiat et rester fidèle au rêve millénaire ?

La question se pose de nouveau dans les années 1930 lorsque le conflit entre Juifs et Arabes s'intensifie et lorsque les Britanniques commencent à limiter l'immigration juive. En 1937, la Commission Peel propose de partager le Mandat britannique entre un État arabe et un État juif. Le territoire de l'État juif est minuscule : il n'inclut que la Galilée avec une bande territoriale étroite qui s'arrête à Tel-Aviv. Et Jérusalem reste aux mains des Britanniques.

De nouveau le même dilemme. Ce n'est certes pas l'Ouganda, mais ce n'est pas non plus le retour à Sion. Mais c'est quatre ans après l'accession des Nazis au pouvoir en Allemagne, et un État juif souverain est urgent. Les débats sont houleux, mais Ben Gourion finit par trancher à contrecœur en faveur de la partition.

Les débats au sein du *Yishouv* sont révélateurs de la tension entre l'étoile et le sceptre. Il y a les extrêmes des deux côtés. Il y a les universitaires idéalistes du mouvement *Ihoud*, tels que Martin Buber et Yehouda Magnes, qui s'opposent à l'établissement d'un État juif parce que le pouvoir corrompt et qu'il ne faut pas porter atteinte à la pureté spirituelle du judaïsme. Juifs et Arabes peuvent vivre en harmonie dans un État binational, pensent-ils. Les Juifs sont porteurs d'un message spirituel qui ne doit pas être perverti par le maniement des armes. C'est l'étoile de Ya'acov.

À l'autre extrême il y a les ultranationalistes du Lehi pour qui la souveraineté étatique est une fin en soi. Israël Eldad traduit Nietzsche en Hébreu, et Avraham Stern approche l'ambassadeur d'Allemagne à Beirut en 1940 pour proposer une alliance entre le *Yishouv* et l'Allemagne nazie contre la Grande-Bretagne. C'est le pouvoir comme fin en soi, aveugle. C'est la tentation d'Esav.

Entre les deux extrêmes, il y a des hommes d'État qui cherchent à rétablir l'équilibre entre l'étoile et le sceptre : Chaim Weizmann, David Ben-Gurion, Ze'ev Jabotinsky. Il y a entre eux des différences idéologiques et des différences de personnalités. Mais ce sont des réalistes qui ont une perspective historique. Ils savent qu'il faut rétablir cet équilibre perdu entre la spiritualité et la matérialité, entre idéalisme et réalisme. Bref, entre l'étoile et le sceptre.

Bien sûr, Ben-Gurion sera critiqué avec virulence par les professeurs de l'Université hébraïque qui l'accusent de sacrifier la morale juive pour le pouvoir étatique, et par les nationalistes extrémistes qui affirment que la nation doit et peut imposer sans compromis sa volonté à la réalité. Les deux extrêmes ont tort, comme ils ont toujours eu tort pendant plus de trois mille ans d'histoire juive. Ben Gourion proclame l'État d'Israël, mais également l'aspiration que ce nom évoque depuis la lutte nocturne de Ya'acov avec l'ange.

Mais avec les crises nationales, les extrêmes refont surface. Après la Guerre de Kippour c'est la Paix Maintenant et le Gush Emounim. Deux formes de messianismes à la Shabbataï Zvi, apparemment opposées mais en réalité similaires parce qu'elles veulent un monde parfait ici et maintenant.

Vingt ans plus tard, il y a les accords d'Oslo et leur effondrement à l'automne 2000. L'OLP confirme qu'elle refuse tout compromis. Donc, pas de paix possible entre le sionisme et le nationalisme arabe. Il faut choisir, et la gauche sioniste se divise. Il y a ceux qui décident de rester sionistes, comme Benny Morris. Et il y a ceux qui abandonnent le sionisme et partent à l'étranger, comme Avi Shlaim et Ilan Pappé.

Mais face au constat d'une paix impossible, il y a également ceux qui se renferment dans un nationalisme qui oublie et même trahit les valeurs du judaïsme. D'où la nécessité de se souvenir de cette idée fondamentale : être Israël, c'est ne pas abandonner cet équilibre délicat mais nécessaire entre l'étoile et le sceptre.

C'est ce que le monde attend de nous. Les idéologies qui essaient d'ébranler la civilisation occidentale doivent s'en prendre aux Juifs et au

message civilisationnel qu'ils véhiculent depuis trois millénaires. C'était le nazisme, le fascisme et le communisme hier. C'est l'Islamisme et le postmodernisme aujourd'hui.

Israël est soit haï soit admiré précisément parce qu'il est la pierre angulaire et le rempart de la civilisation occidentale. C'est pourquoi nous avons le devoir historique et moral d'être fidèles à notre éthique trois fois millénaire à laquelle la civilisation occidentale doit tant. Mais cette éthique ne peut survivre dans le monde réel sans une force physique qui la protège. C'est cela la signification d'Israël : équilibrer et synthétiser la spiritualité de Jacob et la matérialité d'Esav.

Autrement dit, réaliser la prophétie de Bilam : « Une étoile surgira de Ya'acov, et un sceptre d'Israël. »